Curiosités romaines des Goncourt
Le cachet à collyre et la poupée *

par Muriel PARDON-LABONNELIE** et Danielle GOUREVITCH ***

De nombreuses études sont consacrées à l'intérêt que les Goncourt portent à la médecine. En effet, même quand les deux frères ne sont pas absorbés par leur propre cas, ils évoquent souvent des maladies, des malades ou des médecins. À cette propension littéraire caractéristique du siècle du *spleen* ou du naturalisme s'ajoute une prédilection originale pour les curiosités médicales. Or, bien que ce goût singulier apporte un nouvel éclairage sur l'histoire de la médecine, il n'a pas encore retenu l'attention des chercheurs. Nous nous proposons donc d'évoquer aujourd'hui deux types de curiosités médicales antiques promues au statut d'œuvres d'art par les écrits des frères Goncourt : le cachet à collyre et la poupée.

Les cachets

Les cachets à collyre, d'abord, permettent de comprendre le texte du chapitre final de *En 18..*, la première œuvre des frères Goncourt.

Voici le texte sur lequel elle se conclut :

> "SUICIDE
> Des années se sont passées.
> Il promène la loupe sur une petite plaque verdâtre.
> *Heraclidis melinum*, s'écrie-t-il, et il jette sa loupe.
> Spon, Bauhin, Lebeuf, Caylus, Falconnet, Walchius, Saxius, Cuper, Smetius, Chishull, Maffei, Muratori, Gori, Dunod, Berold, Dulaure, Grivaud de la Vincelle, Tôchon d'Annecy, Rever, Denys (de Commercy), Bottin, Pluquet, Éloi Johanneau, Beaudot (de Dijon), Lenz, Fevret de Saint-Mesmin, Richard Goug, Duchalaix, Dufour : il a lu ce que cinquante tessons et vingt-huit antiquaires n'avaient jamais dit.
> Il ne prête pas un *d* à la seconde pierre de Nimègue.
> Il ne probabilise pas le *nomen* défaillant aux *agnomen* et *cognomen* des sigillaires de Gênes et de Besançon.
> Il a lu clairement que les cachets d'oculistes n'ont jamais été la propriété du débitant.
> Il a lu *Heraclidis melinum*, le collyre cité par Gallien.
> Le jour est fait dans la question ; mais il n'est plus amoureux que de la *stéatite verdâtre*.
> - Qui donc ? - Charles". (1)

---

* Comité de lecture du 18 octobre 2008.

** 35, rue Esquirol, 75013 Paris.

*** 21, rue Béranger, 75003 Paris.

Les frères Goncourt laissent à penser que ce passage conclusif constitue l'une des clefs qui permettent de comprendre leur premier roman puisque la description initiale de *En 18..* est interrompue par la citation suivante :

"*… de la stéatite verdâtre. Qui donc ? - Charles*" (2).

Ces allusions à la stéatite verdâtre qui inaugurent et qui concluent le roman ont particulièrement désorienté les lecteurs et les commentateurs de *En 18..* De fait, les frères Goncourt évoquaient les cachets à collyre : de petits monuments rares, énigmatiques et peu connus.

Dans l'Antiquité gréco-romaine, le "collyre" n'est pas toujours, comme à l'heure actuelle, un "médicament à action locale, généralement liquide, appliqué sur la conjonctive dans le traitement des affections des yeux ou des paupières" (3). Conformément à l'étymologie, ce remède se présente sous la forme d'un "petit pain" de forme oblongue. D'après les textes médicaux antiques, les ingrédients qui entrent dans sa composition sont finement broyés, cuits ou même réduits en cendres et mélangés à l'aide d'un liquide ; ils constituent ainsi une pâte que l'on laisse sécher à l'air libre et que l'on utilise au moment opportun, après une ultime préparation, à l'aide d'un excipient, pour soigner diverses maladies – surtout les affections oculaires.

Plus de trois cents petites pierres gallo-romaines auraient servi à estampiller les collyres lorsque la consistance des remèdes était encore pâteuse. Selon les antiquaires et les archéologues, ces sceaux, appelés naguère "cachets d'oculistes" et aujourd'hui "cachets à collyre", sont généralement présentés comme étant en stéatite verte. Presque tous parallélépipédiques, ils comportent, sur quatre de leurs faces les plus exiguës, des indications gravées en caractères rétrogrades plus ou moins bien dessinés, le plus souvent en latin et sous une forme abrégée. Ces inscriptions peuvent être perçues comme des signes ésotériques tant elles sont énigmatiques. Pourtant, elles constituent des sortes de notices médicales puisqu'elles comportent un ou plusieurs des renseignements suivants : un nom propre au génitif, une appellation publicitaire, une indication thérapeutique, le nom d'une partie du corps ainsi qu'un mode de conservation, de dissolution ou d'application. Quand les abréviations sont intelligibles, l'analyse comparative des noms de maladies et d'organes à traiter montre que les "cachets à collyre" servaient vraisemblablement à empreindre des remèdes censés soigner exclusivement les affections oculaires dans le monde gallo-romain.

Les Goncourt font preuve d'une érudition étonnante lorsqu'ils évoquent les cachets dans la dernière page de leur roman. En effet, non seulement Charles – leur héros – énumère alors des noms d'antiquaires qui ont réellement fait des recherches sur les "cachets d'oculistes", mais il cite surtout des textes d'accès très difficile – notamment des extraits d'ouvrages rares ou des articles de journaux locaux. Quatre pierres sigillaires auraient notamment été mises à jour dès le XVIIème siècle. D'après les descriptions qui en ont alors été faites, la première aurait été découverte à Mandeure, les deux suivantes dans les environs de Nimègue et la quatrième à Gênes. En 1606, Jean Bauhin décrit d'autant plus consciencieusement les caractères morphologiques de la pierre trouvée à Mandeure qu'il n'en comprend pas l'usage. En 1672, Gisbert Cuper avoue lui aussi son incompréhension devant les inscriptions de la première pierre de Nimègue. Six ans plus tard, Johannes Smetius Junior décrit l'aspect de la deuxième "petite pierre verte" de Nimègue avant de transcrire ses inscriptions et de s'interroger sur son utilisation. Enfin, en 1685, Jacob Spon avance l'hypothèse que Marcus Vlpius Heracles - le nom inscrit sur les deux "petites pierres vertes" trouvées à Nimègue - était un parfumeur qui conservait

les collyres qu'il avait confectionnés dans de petites boîtes. Ce n'est qu'à partir du XIXème siècle, donc "en 18..", que les petites pierres ont été présentées comme des "cachets d'oculistes". L'ultime page du premier roman des Goncourt semble donc être un plaidoyer en faveur du scientisme qui caractérise le XIXème siècle.

Pourtant, bien qu'elle témoigne d'une extraordinaire érudition, la dernière page de *En 18..* est émaillée d'inexactitudes et d'imprécisions. Contrairement à ce qu'affirme Charles, les inscriptions de "la seconde pierre de Nimègue" sont tout à fait lisibles : elles ne posent donc aucun problème d'interprétation et Charles se targue de trouver la solution d'une énigme imaginaire. Le cachet n'est ensuite généralement pas évoqué dans les textes mentionnés par le héros. Enfin et surtout, les frères Goncourt orthographient plusieurs patronymes : si l'on s'en tient à l'exemple le plus flagrant, ils attribuent exceptionnellement un *-l-* superflu au nom du médecin de Pergame. Il semble donc que les écrivains se moquent du scientisme aveugle qui caractérise Charles et le siècle qui commence en 18..

Une lecture attentive de la dernière page du roman confirme cette impression. Malgré ses dires, Charles n'énumère pas vingt-huit antiquaires, mais vingt-neuf. C'est en fait le dernier antiquaire nommé "Dufour" – qui permet de comprendre le sens de l'ultime page du roman. En 1845, Charles Dufour décrit un cachet à collyre romain trouvé à Amiens et son article sert moins à présenter une nouvelle pierre qu'à critiquer une étude des "cachets d'oculistes", sur le point de paraître, menée par Adolphe Duchalais – le personnage qui précède Charles Dufour dans l'énumération du héros de *En 18..* (4) La comparaison de l'ultime page de *En 18..* et de l'article d'Adolphe Duchalais est éloquente. Le texte de la dernière page du roman figure pratiquement en intégralité dans l'article d'Adolphe Duchalais : il comporte quasiment la même énumération, les mêmes exemples, les mêmes termes rares, les mêmes fautes d'orthographe. L'antiquaire est également aussi présomptueux que le héros des Goncourt. Ne laissant aucune place au doute scientifique, Adolphe Duchalais tire des conclusions sans appel de sources ou de références bibliographiques erronées. Charles Dufour défend pour sa part les arguments que Jules Sichel a avancés dans une étude également parue en 1845 (5) et s'inscrit en faux contre les certitudes de Charles et d'Adolphe Duchalais : d'après lui, "le nom propre gravé sur le cachet d'Amiens n'est sans doute pas celui d'un oculiste célèbre de l'antiquité". La clef du premier roman des frères Goncourt est donc un témoignage amusé sur les égarements, les jalousies et les règlements de comptes engendrés par la recherche.

Comble de l'ironie, l'histoire de la médecine a fait le jeu des frères Goncourt en 20.. puisque la discutable érudition ostentatoire de Charles a été mise à mal par les dernières recherches sur les cachets. On ne peut d'abord plus parler de la "seconde pierre de Nimègue" puisqu'un troisième cachet a été trouvé dans les environs de la ville et qu'il s'avère être le premier cachet en bronze recensé à ce jour. L'identité professionnelle des utilisateurs des petites pierres est ensuite tellement floue que l'on ne parle plus de "cachets d'oculistes", mais de "cachets à collyre". Charles s'aveugle – au sens figuré du verbe – dans la contemplation de la stéatite verdâtre : or on sait aujourd'hui que la couleur verte des petites pierres passait pour favoriser l'acuité visuelle des Anciens qui les contemplaient. Enfin et surtout, l'équipe du Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France procède actuellement à l'analyse pétrographique des quarante-six cachets à collyre conservés au Cabinet des Médailles (le lieu même où travaillait Adolphe Duchalais) : contrairement à ce que l'on affirme depuis le XVIIème siècle, les "cachets à collyre" ne sont vraisemblablement pas en stéatite.

Les cachets à collyre gallo-romains permettent donc aux frères Goncourt de se réapproprier l'Antiquité de façon originale (6) : "La micromanie est une façon de s'assimiler les Anciens en retrouvant dans leur art ces petits objets affectionnés des collectionneurs fin de siècle" … "les Goncourt sont plus particulièrement attirés par les trouvailles faites lors de fouilles récentes, qui échappent au discours stéréotypé de la critique et de l'école et semblent bénéficier d'une modernité liée à leur redécouverte toute fraîche". Il semble que cette espèce de priorité constitue à leurs yeux une supériorité supplémentaire.

Les poupées

Quant aux poupées, ils croient être les premiers à les avoir découvertes et effectivement ils sont les premiers à en faire état, avant la première découverte archéologique répertoriée qui fut sensationnelle : alors que Rome devenait la capitale du nouveau royaume d'Italie, "Roma capitale", et s'équipait d'un nouveau palais de justice, en 1889, de l'autre côté du Tibre (Trastevere en italien, ou *trans Tiberim* en latin) dans la zone inondable dite des Prati (les prés), des ouvriers tombèrent sur un monument funéraire contenant deux tombeaux, un pour *Crepereius*, un pour *Crepereia Tryphanea*, Crépéréia la délicate. Lorsqu'on ouvrit le sarcophage, on découvrit le squelette parfaitement conservé de son occupante, une jeune femme entre 15 et 20 ans. On crut voir dans les algues d'eau douce qui avaient poussé dans l'humidité des terres proches du fleuve de longs cheveux noirs restés intacts.

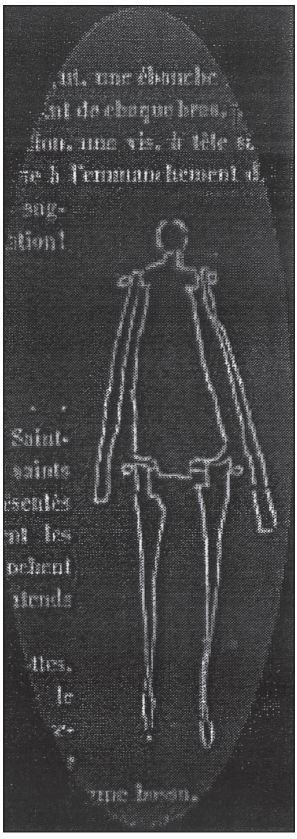

Fig. 1 (Collection particulière)

Près de la jeune morte reposaient ses bijoux et une merveilleuse poupée d'ivoire bruni par le temps, elle-même pourvue d'un somptueux trousseau. Sa coiffure complexe à la mode des Faustines la date au plus tôt d'Antonin le Pieux ou de Marc-Aurèle. Tous les détails en sont parfaits, et, ce qui nous intéresse surtout aujourd'hui, c'est le charme de son corps, pubis bien visible, épilé comme on l'apprécie alors, ventre plat avec néanmoins un délicat renflement et un nombril bien dessiné, des petits seins haut placés, aux mamelons délicats. Le dos, moins travaillé, a de petites fesses et une taille fine (7). Elle a toutes les caractéristiques de la femme ovidienne, maîtresse idéale ; on peut l'imaginer femme enceinte, on ne saurait l'imaginer alourdie par de nombreuses grossesses et donnant le sein à ses enfants successifs.

Ces poupées depuis leur découverte n'ont cessé de susciter l'étonnement, la tendresse, la créativité romanesque, la fantaisie poétique, l'imagination commerciale sur internet, et j'en oublie certainement ; aujourd'hui nous verrons ce qui s'est passé entre elles et les frères Goncourt, dont la productivité bien rôdée est notoire. En 1855-1856, Edmond et Jules font un voyage en Italie, et notamment à Rome. Comme ils ont l'habitude de ne rien laisser perdre de leurs précieuses impressions, ils prennent des notes qui seront publiées en 1894, le cadet étant déjà mort de syphilis tertiaire : *L'Italie d'hier. Notes de voyage, 1855-1856*, chez leurs éditeurs G. Carpentier et E. Fasquelle. Aux pages 206-207 de l'édition fournie par Complexe en 1991, se voit le

dessin d'une poupée (Fig. 1), dessin de Jules probablement car c'est lui l'artiste du couple, avec le texte qui suit : "Dans les armoires de la bibliothèque du Vatican, une petite curiosité, une poupée antique, ou plutôt l'armature, le squelette en bois de la poupée. Une toute petite tête, un long torse qui va des épaules au bassin en s'élargissant, avec une indication du nombril, deux longs bras figurés par de petits bâtons, deux très longues jambes au haut desquelles il y a une échancrure à la place des os iliaques, et au bout, une ébauche de la forme du pied. À l'emmanchement de chaque bras, pour le mouvement et la gesticulation, une vis, à tête saillante, une vis, qui se retrouve à l'emmanchement des deux cuisses. L'amusant et suggestif bibelot pour l'imagination !".

Il faut savoir que si, dans ces souvenirs, les pages romaines sont moins fournies que les pages relatives aux autres villes de leur périple, c'est que Jules et Edmond y puisent pour *Madame Gervaisais* (1869). Mais ils trouvent aussi à y puiser pour une pièce qu'ils ne réussiront pas à placer et détruiront, puis pour les *Hommes de lettres* (Le Dentu, 1860) ouvrage qui deviendra *Charles Demailly* (1868). Je le cite, par commodité dans la collection 10/16, 1991, page 251. Ce roman à clefs, à très grosses clefs, (où le personnage principal suffit à peine à rassembler les traits caractéristiques des deux frères) raconte une sinistre histoire de mariage absurde. Fiancée, Marthe, "tout le corps appuyé sur Charles, et du haut de son épaule" feuillette "les albums, les croquis ; les souvenirs" que Charles a rapportés de ses nombreux voyages, et elle s'écrit soudain : "Oh ! une poupée ! Tiens ! Une poupée - Je l'ai dessinée au Vatican : c'est une poupée romaine, ma chère. – Mais vois donc, c'est comme les nôtres. – Absolument. - Est-ce drôle . - Mais non . Il y a un tas de choses comme ça dans le monde qui ne changent pas : les joujoux, les enfants…".

J'ai recherché cette poupée, et d'après les indications des frères et grâce à la bonne volonté des conservateurs de la Bibliothèque vaticane, je crois avoir retrouvé cet objet. En fait, il y en a deux et l'on en ignore la provenance ; elles ne sont pas non plus, du

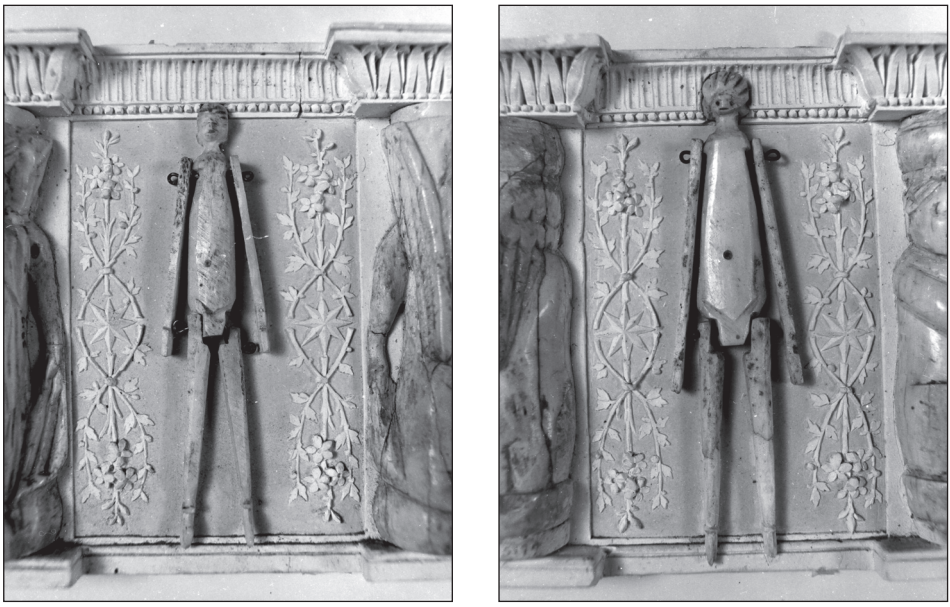

Fig. 2 - *Les poupées du Vatican (Biblioteca Vaticana)*

moins aujourd'hui, dans une armoire, mais insérées dans le décor d'une armoire-bibliothèque. (Fig. 2)

Leur description n'est pas excellente. Les Goncourt ont mal vu les cachets, ou les ont fait mal voir au premier Charles ; ils n'ont pas bien vu non plus la ou les poupées du Vatican, parlant de bois alors qu'il s'agit d'un ivoire noirci, mentionnant des vis qui n'existent pas. Ils se sont trompés surtout en estimant que les poupées-dames font partie des choses "qui ne changent pas". Les poupées changent, et les poupées romaines (tant chrétiennes que païennes) avec leurs attributs sexuels troublants sont bien de leur temps. Peut-être ces amateurs de bibelots voulaient-ils surtout, en le faisant ainsi parler, montrer que leur personnage principal n'était pas très perspicace, car eux-mêmes savaient et avaient déjà écrit que "le corps de la femme n'est pas immuable. Il change selon les civilisations, les époques, les mœurs… Autres mœurs, autre siècle, autre ligne (8)…", donc autres poupées (9).

Et les deux frères aiment travestir, si bien que l'on a toujours beaucoup de mal à savoir où se fait la distorsion…

NOTES

(1) E. et J. DE GONCOURT, *En 18.. Préface d'Edmond de Goncourt. Postface de M. Chéreau. Édition définitive,* Paris, E. Flammarion, E. Fasquelle, 1929, p. 241-242.
(2) *Ibidem,* p. 21.
(3) P. IMBS *(ed.), TLF,* V (1977), p. 1053, c.2, *s.u.* "Collyre"
(4) Ch. DUFOUR, Notice sur un cachet d'oculiste romain trouvé à Amiens, *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie,* VIII (1845), p. 575-599 ; A DUCHALAIS, Observations sur les cachets de médecins, oculistes anciens, à propos de cinq pierres sigillaires inédites, *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France,* XVIII (1846), p. 159-238.
(5) J SICHEL, *Cinq cachets inédits de médecins-oculistes romains publiés et expliqués,* Paris, imp. F. Maltiste, 1845.
(6) DUFIEF P.-J. - "Les Goncourt et l'Antiquité", *Revue des Sciences Humaines*, 259 (numéro consacré aux Goncourt), 2000, p. 153-169 (part. p. 163-164).
(7) ANONYME - *Crepereia Tryphaena. Un tesoro di 2000 anni fa* (avec une étude ostéo-archéologique de F. Durante), Roma, 1982.
(8) *En 18..* , p. 219.
(9) Pour le goût, fort différent, de Zola, que les Goncourt vilipendent voluptueusement, cf. ADHÉMAR J., - "Le Cabinet de travail de Zola", *Gazette des Beaux Arts*, LVI, n° 1102, nov. 1960, p. 285-298.

RÉSUMÉ

Les auteurs s'intéressent au goût que manifestent les frères Goncourt collectionneurs pour les petits objets. Parmi les objets romains, les cachets dits d'oculistes, clef de leur premier roman, En 18.. *et de son personnage central, Charles ; mais aussi les poupées-dames, idéal d'un certain corps féminin, qui intéressent un autre Charles (peut-être inspiré par le premier, et combinant les qualités et les défauts des deux frères), celui des* Hommes de lettres *(1860), roman à clef qui deviendra* Charles Demailly *(1868).*

SUMMARY

Both authors are interested in the taste of the Goncourt brothers for collecting tiny artefacts. Among Roman ones, collyrium stamps, a key to the understanding of their first novel, En 18.., *and its main character, Charles. Then Roman dolls, lady-doll type, and the perfect ideal of the womanly body: another Charles (maybe inspired by the first one, and a combination of the brothers' qualities and faults), that in* Hommes de lettres *(1860), a key-novel, which will be turned into* Charles Demailly.